CORRESPONDANCES

par Céline Delbecq & François Hien

Chère Céline,

Je suis content d'entamer cet échange avec toi, à un moment particulier de mon travail où je me sens un peu seul. Arrivé dans ce milieu récemment, je ne connais pas d'autres auteurs ou autrices, à part ceux et celles que de rares occasions professionnelles me permettent de rencontrer. Or, ces rencontres me laissent une impression étrange : celle qu'au fond, nous ne faisons pas le même métier. Je ne me conçois pas tout à fait comme un auteur de théâtre ; je suis plutôt quelqu'un qui écrit le scénario des spectacles qu'il monte. Pour autant, je ne me sens pas plus proche – sur le plan de la qualification de nos activités respectives – des collègues qui sont seulement metteurs ou metteuses en scène. Je n'ai de légitimité à monter un spectacle que parce que je l'ai écrit. En tant que metteur en scène, je n'ai pas de talent particulier et les qualités qu'on me reconnaît tiennent en grande partie à l'écriture.

Je n'ai donc pour consœurs et confrères que celles et ceux qui n'écrivent des spectacles que pour les monter eux-mêmes. Or, des gens qui font ça, c'est étonnant, mais je n'en connais pratiquement pas.

Quand *La Récolte* m'a fait cette proposition de dialogue, et m'a donné le choix de l'interlocuteur·ice, je me suis dit : tiens, c'est une bonne occasion pour échanger sur cette curieuse lisière où nous nous trouvons, toi et moi, et qui me donne l'impression de n'appartenir à aucun groupe professionnel.

Ce n'est pas un drame en soi, de n'appartenir à aucun groupe. Et puis il se peut bien que ce type d'impression soit hautement caractéristique des auteurs : nous nous ressemblons en ceci que nous nous croyons tous seuls à dissembler des autres.

Ça pourrait être une maxime sur les auteurs et les autrices : tous sont seuls, mais chacun se croit seul à l'être.

Ce n'est donc pas cette solitude – pour autant que c'en soit une – qui m'ennuie. Mais le fait que ma position intermédiaire, entre deux métiers, est pleine de pièges. Ils sont de deux ordres :

– se croire auteur plus que metteur en scène ; accorder toute souveraineté au texte, assujettir les corps, les images et les sons à la seule logique textuelle ;

– imposer au texte d'être mû par la seule logique de plateau ou de compagnie, ne pas respecter la matière textuelle au prétexte que c'est nous qui l'avons écrite, lui imposer des décisions de mise en scène qui obligent à la tordre…

Mes premiers spectacles pataugeaient dans le premier piège. La mise en scène était une mise en espace vaguement améliorée ; les interprètes étaient là essentiellement pour faire parvenir le texte, servir de médiateurs. Je ne voyais pas l'intérêt d'un geste de mise en scène plus voyant, exogène à la logique de la pièce. On faisait un théâtre de troupe, simple, au service d'une dramaturgie conçue en amont du plateau.

À l'époque, je n'avais jamais écrit que des pièces mues par une nécessité intime très impérieuse. Je ne m'imposais pas d'écrire sur tel ou tel sujet ; une certaine histoire montait en moi ; je laissais se déployer une sorte de monde fictionnel autonome ; j'écrivais ensuite sous la dictée des personnages, à l'écoute de leur parole. Tout ça peut sembler romantique, mais c'est l'impression que j'avais lors de l'écriture de certaines pièces. C'est donc un processus qui ne se commande pas.

Et puis j'ai commencé à apprendre le métier de metteur en scène, j'y ai pris goût, et j'ai imaginé des spectacles par l'autre bout : par la scène plutôt que par les mots. C'est comme si je me passais commande à moi-même d'un texte, en fonction d'un projet de spectacle dont le désir était né du plateau – ou plutôt, de l'effet que j'espérais produire en salle. Je suis devenu mon propre commanditaire, j'ai imposé à mes mots de servir une logique de compagnie. Je suis devenu un prestataire de mots : on avait l'envie d'un spectacle qui allait parler de ceci ou de cela, nous permettre tel dispositif au plateau, et faire travailler tant d'interprètes ; je promettais que le texte satisfaisant à toutes ces exigences finirait par arriver ; et je m'en faisais accoucher, sous la contrainte, sans jamais soigner les circonstances de sa mise au monde. J'étais un prestataire de mots, oui, dont le commanditaire que j'étais aussi prenait bien peu soin.

Le résultat, c'est que je sors d'un spectacle, là, dont je ne suis pas très content. Ces mots vont être publiés et je ne voudrais pas qu'ils blessent les camarades merveilleux qui font ce spectacle avec moi. Et en même temps, je dois être sincère, je ne suis pas content de ce que j'ai fait. C'était notre première création dans la très grande salle d'un CDN ; on avait envie d'un geste politique fort, mais aussi de faire intervenir des lycéen·nes au plateau, mais aussi de déposer dans le spectacle une partie de ce que nous avions recueilli dans des établissements scolaires. Je me suis imposé d'écrire un texte répondant à des critères bien rigides. Il manque quelque chose à ce spectacle ; cette chose que j'ai laissée se perdre en route, qui était au cœur de mes premières pièces, et qui ne se convoque que dans la solitude, dans l'absolue sincérité.

Le spectacle est bien reçu par le public, nos salles sont pleines, les pros apprécient, la presse est bonne… Le spectacle a d'autres qualités qui lui font tirer son épingle du jeu. Mais je sens que ceux qui connaissent mon travail sont un peu déçus. Et surtout, il m'en reste une question vertigineuse : est-ce qu'être aussi metteur·se en scène ne finit pas par nous abîmer en tant qu'auteur·ice ? Est-ce que notre double métier ne repose pas sur une antinomie profonde qui, au final, porte toujours plus ou moins préjudice à l'un des deux aspects ?

En tout cas, je crois que je suis un moins bon écrivain de théâtre depuis qu'une forme de reconnaissance professionnelle a fait de moi un metteur en scène de théâtre plus accompli. Et je ne sais pas bien quoi faire de ce constat. Sauf prendre la décision que je viens de prendre : ne pas créer pendant un bon petit moment (au moins deux saisons), pour voir ce qui revient.

À très vite,

François

Cher François,

Je te remercie pour ta lettre et le soulèvement qu'elle provoque.

Je t'ai écrit ce matin pour te dire que ma réponse arriverait avec un peu de retard et m'en excuser. J'y ai pourtant déjà passé quelques heures, mais mon attention est dispersée par d'autres échéances urgentes (ça pourrait être un autre sujet de correspondance : comment écrire quand on est continûment accaparé par les impératifs d'une compagnie ?). Il faut dire aussi que la question que tu poses est épaisse, il faut du courage pour y pénétrer. Cela nécessite du temps. Du temps de rien, du temps de vide. Pour accepter de se laisser désarmer par cette question. Ce que, manifestement, je ne voulais pas faire hier. J'ai mis mon réveil tôt ce matin pour te répondre avec le moins de retard possible, il m'a sortie d'un sommeil profond, j'étais en plein cauchemar :

J'ai rêvé que le dernier spectacle que j'ai écrit et mis en scène, *À cheval sur le dos des oiseaux*, se jouait dans un festival avec une comédienne que je ne connaissais pas. Je n'avais pas assisté à la passation du rôle, et, en plus du changement d'actrice (sur qui tout repose), il y avait eu des changements dans la mise en scène : une projection vidéo transmettait son jeu en direct, sur un écran géant suspendu derrière elle. La vidéo écrasait complètement la comédienne qu'on ne regardait plus – au profit de son image. Une catastrophe. J'entendais les spectateurs (exclusivement masculins) parler entre eux et ricaner. Dire que j'étais peut-être une bonne dramaturge mais en tout cas une piètre metteuse en scène. Puis, ils se levaient et sortaient. Il fallait interrompre la représentation.

Ce matin, je relis ce que je t'ai écrit hier (que je me « sens » plus autrice que metteuse en scène et que ce déséquilibre me permet de ne pas me poser toutes ces questions) et je me dis que non, décidément, je n'étais pas prête à entrer dans l'épaisseur.

Cela m'est arrivé aussi de ne pas être contente d'un spectacle et c'est affreusement douloureux. Pleurer dans les toilettes le jour de la première, je connais.

Je ne m'étais jamais demandé si ces « manquements » pouvaient être liés au double métier que nous faisons : écrire et mettre en scène. Ou, pour reprendre la question désarmante que tu m'adresses : est-ce qu'un métier finit toujours par porter préjudice à l'autre ?

J'ai commencé à mettre en scène dans le seul souci de partager les mots écrits, sans intention autre que celle de faire entendre un texte. Plus la mise en scène est discrète et brute, plus elle me plaît. La description que tu fais de tes premiers spectacles, des « mises en espace vaguement améliorées » sans intérêt pour « un geste de mise en scène plus voyant » me parle.

Je pense beaucoup aux spectateur·ices quand j'écris, au moment que nous partagerons. Lorsque je pose le point final d'un texte, je n'ai plus qu'une envie : leur adresser enfin. Ne pas mettre en scène, ce serait comme préparer un gâteau et ne pas le manger.

Hier, je te répondais en ce sens uniquement : « Je comprends bien ce que tu veux dire, mais cela ne me préoccupe pas ; mon désir de partager un texte me suffit à me sentir légitime. Et puis, j'aime fabriquer un théâtre simple, sans prétention, qui ne s'occupe que de nous raconter une histoire. »

Mon cauchemar me rappelle que ce n'est pas tout à fait vrai.

Ce n'est pas tout à fait faux, mais ça n'est pas tout à fait vrai non plus.

J'ai déjà été déçue, moi aussi, par certaines de mes créations et ces déceptions m'ont questionnée intimement quant à ma légitimité à mettre en scène (jamais à écrire) et mon désir de continuer.

Comme toi, je ne vais pas nommer ces spectacles car je ne veux pas que les équipes soient attristées par ces mots. Je ne regrette aucune des aventures traversées, elles étaient toutes merveilleuses d'humanité, de questions soulevées, d'amitié aussi. Je ne voudrais pas que mon insatisfaction du « spectacle abouti » vienne abîmer quoi que ce soit de ce que nous avons vécu. Ce qui nous intéresse, c'est de comprendre pourquoi.

Il me semble en effet (tes mots désépaississent un certain brouillard) que je suis tombée dans le piège de la souveraineté du texte, en assujettissant les corps. J'écris dans un rapport au rythme, au souffle, particulier, inhérent à la dramaturgie. Si on perd le rythme, on perd une partie du sens. En portant le texte à la scène, je souhaite donc qu'il soit dit au rythme exact de l'écriture. Mais ce n'est pas toujours le souffle des acteur·ices. Parfois oui, parfois non. Ça ne tient pas au fait que ce sont de bons ou de mauvais interprètes. Ce serait comme imposer une tessiture sans tenir compte de l'organe de la personne. Donc c'est assujettissant, oui.

Peut-être que si je n'avais pas écrit le texte, je serais partie du souffle des acteur·ices pour arriver au même essoufflement organique que je cherchais ?

L'autre piège dans lequel je suis tombée, c'est autre chose. Il s'agissait d'un spectacle coproduit par d'importants théâtres et j'ai voulu, pour répondre à une attente je crois, faire une « vraie mise en scène » (entends par là : une traduction) alors que ce n'est pas mon truc. Mon truc, c'est de faire entendre le texte à l'état brut, pas de le traduire.

Peut-être faudrait-il donner un nom à ce double métier que nous faisons ? Réunir auteur·ice/metteur·euse en scène dans un seul mot ? Car je pense en effet qu'on ne met pas en scène son propre texte comme on met en scène un texte autre. Il ne s'agit pas d'une seconde écriture, mais d'un prolongement du geste initial en quelque sorte. Un féroce jusqu'au-boutisme. Il ne devrait pas y avoir de comparaison, ce n'est pas le même geste. Il n'est pas animé par le même feu. Peut-être que s'il y avait un mot pour nommer ce que nous faisons, nous n'aurions pas cette impression désagréable de faire des « mises en espace vaguement améliorées », là où d'autres font de « vraies mises en scène » ?

J'ai eu la chance de voir plusieurs de mes textes mis en scène par d'autres. Certaines de ces créations ont été d'indéniables coups de cœur ! Mais il m'a aussi parfois manqué cette vérité brute que l'on cherche à atteindre à tout prix en portant à la scène nos propres écrits.

Comment pourrait-on appeler ça ?

À bientôt,

Céline